

ACTUALITÉ Culture

Catherine Hiegel, la femme travestie

Le Point.fr - Publié le 22/02/2013 à 13:32 - Modifié le 22/02/2013 à 13:33

Dans "Whistling Psyche", où elle joue en duo avec Juliette Plumecocq-Mech, la comédienne incarne un faux médecin militaire. Bluffante, une fois de plus.



Catherine Hiegel dans le rôle de James Barry (alias Miranda Barry). © Franck Beloncle
Par **GILLES COSTAZ**

C'est une étrange pièce que *Whistling Psyche* (littéralement *En sifflant Psyché*, ce dernier étant un chien !) Mais mieux vaut une pièce un peu

déconcertante et stimulante qu'une pièce faite sur une trame usée jusqu'à la corde, comme on en voit tant. Dans un univers indéfinissable, qui a quelque chose de l'hôpital, de la morgue même, deux personnages parlent. D'abord en parallèle, sans croiser leurs propos. Le premier pourrait être un homme, dans son uniforme vieux rose à brandebourgs, mais on voit bien que c'est une femme habillée en officier. On reconnaît vite Catherine Hiegel sous une coupe de cheveux à la garçonne. Le second est clairement une femme, dans une longue robe grise victorienne : c'est l'actrice Juliette Plumecocq-Mech, à la voix grave, aux gestes empêchés. Bizarre duo qui, dans un premier temps, va nous laisser à la porte de l'action - pour être tout à fait franc, on ne s'intéresse guère au premier tiers du spectacle tant rien n'est fait pour éclairer notre gouverne - et qui, dans un deuxième temps, va totalement nous fasciner.

L'auteur, l'Irlandais Sebastian Barry, est allé chercher son sujet dans l'histoire de la médecine militaire anglaise. A priori, rien de passionnant. Et pourtant... L'un des deux personnages nous est un peu familier, puisque la femme en robe sombre, c'est Florence Nightingale, l'infirmière révoltée du XIXe siècle qui fit trembler l'establishment et obtint une amélioration de la condition de la femme. L'autre figure empruntée à l'histoire est moins connue : Miranda Barry se fit appeler James Barry et fut l'un des grands chirurgiens de l'armée britannique entre 1800 et 1850. Comme le succès n'était réservé qu'aux hommes, elle s'est travestie toute sa vie, sans que personne - un amant excepté - remarque la supercherie. À sa mort, en préparant sa dépouille funèbre, on découvrit qu'elle était du sexe féminin ! Du coup, les historiens eurent tendance à faire entrer dans l'oubli cette femme imposteur, qui avait pourtant rendu tant de services à son pays.

La peine, l'échec, le combat perdu contre la société

Ces deux êtres en rupture avec le conformisme de leur temps évoquent, de solo en solo, leurs luttes et leur destin. Les horreurs de la guerre aussi. Soudain, Miranda et Florence se mettent à dialoguer. On comprend alors que la construction de l'auteur favorise l'imaginaire, et non la reconstruction historique. Les deux personnages se rencontrent dans l'au-delà, bien après la mort. De leur vivant, ils se sont un peu connus. Mais ce n'est pas ce moment-là qui constitue la pièce. C'est un entretien purement fictif où l'histoire vient comme une succession de vagues grondeuses, mais où, s'attribuant tous les droits de la fiction, un écrivain parcourt les blessures

secrètes de deux femmes luttant contre la douleur d'autrui, sans parvenir à corriger leur propre malheur. Là où la légende met en avant la réussite de l'individu, Sebastian Barry débusque la peine, l'échec, le combat perdu contre une société qui broie ses individualités. La gloire de Miranda et de Florence, c'est leur souffrance - qui arrive, jusqu'à nous, comme un ultime message.

La mise en scène de Julie Brochen isole les deux actrices dans un parallélépipède de rideaux coulissants où, parfois, se projettent des images en noir et blanc d'un passé lointain, tandis que halètent des locomotives d'antan. Si les premiers instants sont déroutants, la soirée atteint peu à peu sa combustion maximale. Catherine Hiegel, qui n'est pas à une grande prestation près, nous subjugué une nouvelle fois : comme habitée par une déchirure qui la dévore et qu'elle transforme en cicatrice anoblie par la beauté du langage, elle est à la fois une vivante et une disparue. Elle est violemment au présent et mystérieusement dans l'au-delà. Sa partenaire, Juliette Plumecocq-Mech, impose une autre forme d'ambiguïté sexuelle - elle lorgne différemment du côté de la virilité, sans passer le cap du travestissement - et dessine très intensément une douleur perceptible dans le moindre geste. Dans ses meilleurs moments, le spectacle rejoint les grands tableaux plaintifs de nos muses - là où la plainte n'est jamais du pathos, mais au contraire de la beauté noble, faite de misères et de grandeurs.

Whistling Psyche de Sebastian Barry, mise en scène de Julie Brochen.
Théâtre Gérard Philipe, Saint-Denis, tél. : 01 48 13 70 00. Jusqu'au 3 mars.